

CYCLE 2 et +

Dossier thématique à destination des enseignants

MÉMOIRES DU PASSÉ COLONIAL

à travers les objets traditionnels vodou



château
musée
vodou
strasbourg



*Bambamba
Mia wou wé Aféki
Diédji mi wo do !
Aféki mbou na lé wonnou si wo !
Ne mi bona wonnou etou n'áji mi lépa
Bantaféki !*

Nos programmes éducatifs et culturels sont soutenus par l'Eurométropole de Strasbourg.



CHÂTEAU MUSÉE VODOU

SOMMAIRE



PRÉSENTATION

MÉMOIRES DU PASSÉ COLONIAL À TRAVERS LES OBJETS TRADITIONNELS VODOU	4
LE PARCOURS « MÉMOIRES PARTAGÉES » AU MUSÉE VODOU	5

PARCOURS

ESCLAVAGES ET MÉMOIRES DANS L'ANCIEN ROYAUME DU DAHOMEY	6
LE VODOU DANS LE CONTEXTE ESCLAVAGISTE	9
PERSISTANCE DE LA MÉMOIRE DES ESCLAVAGES À TRAVERS LES OBJETS DE LA COLLECTION	11
EXEMPLE D'UN PARCOURS MÉMORIEL	13

CHÂTEAU MUSÉE VODOU

PRÉSENTATION MÉMOIRES DU PASSÉ COLONIAL À TRAVERS LES OBJETS TRADITIONNELS VODOU

Cette fiche propose des pistes de réflexion pour la découverte des objets de la collection du Musée Vodou, liés aux connexions mémorielles entre le passé des esclaves et les pratiques culturelles vodou. En annexe, deux études de cas sur le passé colonial de Ouidah pourront servir de complément à l'enseignement en classe¹.

¹ Études de cas réalisées en collaboration avec Denis Boeglin, enseignant d'Histoire (Académie de Strasbourg).

Le développement de la religion vodou et son évolution sont liées en partie à l'histoire des traites négrières, des esclavages et des sociétés coloniales. Plus d'un million d'esclaves quittèrent les régions côtières du Golfe du Bénin entre la première moitié du XVIIIe et la fin du XIXe siècle. Cette période coïncide avec un fort développement de la religion vodou ainsi qu'avec l'apparition de nouveaux cultes à la fois emprunts de traditions, mais fortement marqués par la mémoire de ces populations déportées. Aujourd'hui encore, le souvenir des traites négrières reste très vivant dans le vodou ouest-africain et explique la récurrence d'objets et de symboles associés à l'esclavage, qu'il s'agisse des barques Tadjivu, des fers de captifs, ou du culte de certaines divinités aquatiques à l'image de Mami Wata ou encore de Tchamba - le vodou lié aux esclaves. Ces mémoires de l'histoire de l'esclavage se construisent et se divisent entre les différents acteurs de la traite que sont les continents d'Afrique, d'Europe et d'Amérique; elles se partagent entre oubli et retour et peuvent se raconter à travers les pratiques culturelles vodou.

LE PARCOURS « MÉMOIRES PARTAGÉES » AU MUSÉE VODOU

La visite-atelier « **Mémoires partagées** » propose aux élèves de la 4^{ème} au lycée, de s'interroger au musée sur la mémoire que l'on garde des traites négrières en Afrique de l'Ouest et sur la manière dont elle se partage et se transmet encore aujourd'hui au travers des objets rituels vodou. La question de l'ouverture au monde des sociétés traditionnelles vodou, due aux échanges interculturels est également abordée à travers la collection.

Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter le [Dossier de présentation du musée et actions éducatives](#).

Pourquoi proposer ce parcours aux élèves ?

Cette visite s'inscrit dans les programmes d'Histoire et d'EMC en collège (cycle 4) et en lycée. Elle permet d'élargir le thème de l'histoire des esclavages et des traites négrières à la notion de mémoire dans sa dimension contemporaine.

Les enjeux du travail de mémoire :

La mémoire est enseignée avec les regards croisés d'une méthode historique qui permet de distinguer les mémoires, individuelles et collectives, selon les espaces et les temps historiques. Le but est de construire une mémoire collective autour de valeurs partagées et de contribuer au sentiment d'appartenance commune : le vivre ensemble.



*Ci-contre
Louise Flouquet, médiatrice
jeune public, en visite avec
un groupe.*

ESCLAVAGES ET MÉMOIRES DANS L'ANCIEN ROYAUME DU DAHOMEY

Les actuelles Républiques du Nigéria, du Bénin et du Togo ont été les foyers de grands royaumes et cités-états, dont la prospérité et le raffinement ont attiré l'intérêt des puissances européennes dès la fin du XVe siècle. Rapidement, les échanges commerciaux et diplomatiques se développent entre ces territoires et des menaces et rivalités se créent, donnant lieu à des guerres ethniques au cours desquelles des rafles d'esclaves sont organisées, tant par les européens que par les africains. Les fondements des traites négrières se mettent en place.



Ci-contre
Source : Archives Larousse

Fondé dans les premières années du XVII^e siècle, le royaume du Dahomey (actuel Bénin) connaît son expansion au début du XVIII^e siècle à coups de campagnes militaires contre les royaumes voisins. Des populations d'origines ethniques diverses (Fon, Ewé, Yoruba, Nago ...) sont ainsi réunies et leurs croyances et pratiques traditionnelles vodou – en partie communes – vont être institutionnalisées par le pouvoir, afin de contrôler les cultes et asseoir son autorité.

Au cours de ces guerres, certains prisonniers capturés étaient envoyés depuis Abomey – la capitale de l'ancien royaume – jusqu'au port de Ouidah où ils étaient vendus à des négriers européens, nord-américains ou brésiliens installés sur la côte, aujourd'hui tristement nommée « côte des esclaves ».

D'autres prisonniers, principalement les femmes, étaient réduits en esclavage sur place pour être utilisés dans différentes sphères de la vie économique et sociale du royaume.

Les historiens s'accordent à dire que 12,8 millions d'africains ont été convoyés au-delà de l'Océan Atlantique entre la fin du X^e et 1888, date qui marque la fin de l'esclavage au Brésil. Parmi les 192 points d'embarquement établis sur le continent africain, le port de Ouidah a vu l'exode de plus d'un million de personnes¹.

¹-Atlas of the Transatlantic Slave Trade publié par l'Université de Yale en 2010.

LA GESTION DES MÉMOIRES – L'EXEMPLE BÉNINOIS

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le sud du Royaume dahoméen est profondément marqué par la fin de la traite Atlantique et le début de la colonisation de l'intérieur de l'Afrique par les puissances européennes - en 1899, l'ancien Dahomey intègre l'Afrique-Occidentale française. Après un peu plus de 60 ans de colonisation, l'indépendance de la République du Dahomey est proclamée en août 1960 (rebaptisée République du Bénin en 1975). Aujourd'hui dans la société vodou et notamment au Bénin, l'histoire coloniale et plus encore celle de l'esclavage n'est pas très présente sous forme de récit, mais on la trouve sous d'autres formes d'expression. Le récit historique et la mémoire du passé s'inscrivent dans l'espace rituel : dans la danse et la musique, dans les incantations et se matérialise dans les objets magiques. Des exemples pris dans le matériel liturgique de la religion vodou peuvent donc éclairer le dialogue entre le passé et le présent, notamment au niveau de l'histoire de l'esclavage. Par exemple, les esprits des esclaves d'autrefois sont encore évoqués lors des cultes de Tchamba, et les Barques Tadjivu permettent aux âmes exilées d'effectuer le voyage retour afin de rejoindre leur terre d'origine. En outre pour certains chercheurs, les chaînes, les cordes ou les cadenas qui ligotent et enserrant les fétiches vodou peuvent être compris dans leur forme comme une évocation de la violence d'antan, exercée par des hommes envers d'autres hommes.

Dans les années 1990, le gouvernement béninois prend la décision d'intégrer le vodou au sein d'un dispositif officiel visant à mettre en valeur cette tradition. Un processus de patrimonialisation de certains lieux sacrés et cultes vodou est engagé, participant ainsi à la transmission des mémoires qui les ont forgées. En parallèle, des stratégies mémorielles concernant l'esclavage sont élaborées comme la création de mémoriaux ou l'édification de monuments qui constituent un moyen de rendre

présent un lieu marqué par la traite négrière. Ainsi, la « Route de l'esclave » à Ouidah (1993), parcours mémoriel long de 3km créé ex-nihilo pour désigner le chemin qu'empruntaient les captifs vers les navires négriers, est aujourd'hui l'un des principaux espaces de commémoration dédié à l'histoire de l'esclavage sur le continent africain.



Ci-dessus

La porte du Non retour : Située sur la plage de Ouidah, au bout de la « Route de l'esclave », cette imposante porte fut inaugurée en novembre 1995. Conçue et ornée par l'artiste béninois Fortuné Bandeira, elle symbolise le point où les esclaves étaient embarqués pour les Amériques, voyage sans retour.

LE VODOU DANS LE CONTEXTE ESCLAVAGISTE

Une large part des pratiques religieuses africaines, à l'image du vodou, honorent les ancêtres divinisés, les esprits de la nature mais aussi les divinités du monde invisible. Leurs cultes transmis oralement et par l'intermédiaire d'objets magiques, favorisent notamment l'équilibre social, et/ou permet d'éloigner le mal. Dans le contexte esclavagiste, les pratiques qui partagent ce fond commun ne sont pas reconnues comme des religions par les colons et les voyageurs, qui les considèrent alors comme un ensemble de rites magiques et de sorcellerie.

Dans plusieurs récits missionnaires, le terme « fétiche » - dérivé du portugais *feitiço* qui signifie « artificiel » - est fréquemment utilisé, par exemple, pour désigner les objets des cultes vodou ; cela renvoie à l'idée de quelque chose de fabriqué et donc d'un objet artificiel par lequel se pratiqueraient des sortilèges et quelques manigances magiques, allant à l'encontre de la doctrine chrétienne. Ce qui en ressort est que durant cette période, seul le christianisme était défini comme religion. En ce sens l'esclavage et l'expansion coloniale, portés par une stratégie de conversion chrétienne, se devait de réduire les autres cultes à des activités rituelles périphériques voire sataniques¹.

Souvent, l'aspect extérieur des cérémonies vodou et le recours au sacrifice horrifiait les missionnaires - et même si certains ont essayé de comprendre le sens de ces pratiques - les superstitions européennes ont majoritairement finit par l'emporter. Une partie de ces anciens préjugés et fantasmes continuent aujourd'hui d'entourer le vodou africain d'un épais brouillard, bien que ce dernier soit depuis reconnu comme un système religieux à part entière. Ainsi, si le vodou intrigue c'est peut-être parce que l'Occident y a inscrit au fil des siècles sa peur de l'autre et de l'inconnu.

¹ Père Bouche, *Sept ans en Afrique occidentale*, Paris, 1885, p. 111 : « les *orishas* [terme Yoruba pour désigner les vodou] des Noirs comme les dieux des autres nations païennes sont les démons (...). Les prêtres païens à la côte des esclaves ne l'ignorent pas; ils adressent un culte direct au démon, ils se courbent volontairement sous le joug de Satan, Satan est leur maître ».

LES CULTES AFRICAINS-AMÉRICAINS :

Dans les colonies américaines, l'interdit était jeté sur les pratiques religieuses venues d'Afrique, au profit du christianisme, que les captifs ont été contraints d'embrasser. Coupés de leurs cultures originelles, les esclaves parviennent cependant à conserver certaines de leurs traditions tout en s'appropriant et en adaptant la liturgie établie : ils fondent une culture ni entièrement africaine, ni européenne. Ses nouvelles formes religieuses – les cultes africains-américains¹ – amalgament des pratiques venues de différentes régions d'Afrique, des éléments empruntés au christianisme (image de saints, signe de croix ...) et des superstitions européennes (envoutement de poupées ...).

Dans une moindre mesure, plus tardivement, le christianisme – et par la suite l'islam ou l'hindouisme - ont également influencé les pratiques traditionnelles et l'imagerie vodou en Afrique occidentale.

¹ Les croyances et pratiques du vodou africain ont été recréées sous diverses formes et appellations : *candomblé* au Brésil, *santería* à Cuba, *voudou* en Haïti.



Ci-contre
Bouteille vodouisée à l'effigie de Saint ??,
Haïti, XXe siècle.
Collection Arbogast, Musée Vodou.

PERSISTANCE DE LA MÉMOIRE DES ESCLAVAGES **À TRAVERS LES OBJETS DE LA COLLECTION**

Dans les pays du vodou, l'histoire des esclavages est inscrite dans les pratiques de la vie quotidienne et rituelle, et se matérialise dans la forme des objets de culte. Cette mémoire est différente des formes discursives, souvent imposées au niveau institutionnel.

BO À FERS D'ESCLAVE :

Le long de ce qui fut la « côte des esclaves », on trouve des objets très puissants appelés Bo. Certains, anthropomorphes, représentent des hommes et des femmes esclaves enchaînés ou ficelés à différentes parties du corps (jambes, bras ou cou). Ils donnent du pouvoir à celui qui les possède en permettant d'attaquer les ennemis (rivaux ...), mais peuvent également devenir un instrument de protection en repoussant les malheurs. La force contenue dans ces objets est modelée sur un pouvoir plus ancien, lié aux sentiments et aux peurs qui se sont développées durant la traite négrière : le pouvoir de capturer, d'emprisonner et de tuer les hommes.

Aujourd'hui, les féticheurs se concentrent sur cette force pour résoudre les problèmes du quotidien, sans pour autant expliciter la référence au passé qui s'inscrit symboliquement dans la forme de l'objet.



*Ci-dessus
Bo à fer d'esclaves, Togo ?, XXe siècle.
Collection Arbogast, Musée Vodou.*

TCHAMBA, ESPRIT DES ESCLAVES DOMESTIQUES :

À l'époque des rois du Dahomey, la plupart des esclaves destinés à la traite transatlantique étaient originaires des états frontaliers - achetés ou capturés lors d'actions de guerre. Les esclaves domestiques, utilisés dans différentes sphères de la vie économique et sociale du royaume (familles, plantations ...) étaient issus principalement de razzias menées dans des régions éloignées du nord, afin de les isoler culturellement et d'éviter les tentatives de fuite.

Tchamba incarne celles et ceux qui ont été déportés dans le cadre de cet esclavage domestique local et transatlantique. Morts en esclavage, ils ont été privés des rites funéraires nécessaires. Pour rétablir l'ordre, les esprits en errance reviennent parmi les vivants par l'intermédiaire du vodou **Tchamba**, afin d'exiger des offrandes et des cérémonies en leur honneur. Les chaînes, les cordes, les cadenas ou les cauris présents sur les objets rituels **Tchamba**, sont autant de supports à travers lesquels les officiants évoquent la violence d'antan pour apaiser les âmes.

Étant donné que la plupart des captifs domestiques étaient des femmes, souvent unies en mariage à leur maître, on observe dans la pratique rituelle contemporaine une forte présence féminine. Les **Tchambassi** – épouses de **Tchamba** – sont les femmes garantes de ce culte de la mémoire. Elles portent en elles une double origine : à la fois descendantes des esclaves et des maîtres qui en ont fait commerce.



Ci-dessus
Tchamba, Togo ?, XIXe siècle.
Collection Arbogast, Musée Vodou.

EXEMPLE D'UN **PARCOURS MÉMORIEL**

Aujourd'hui, dans l'espace géographique béninois, les traces laissées par l'esclavage et la traite négrière sont matérialisées par la présence d'un parcours mémoriel nommé « Route de l'Esclave ». Le projet a été initié par l'UNESCO à Ouidah en 1993 lors du premier festival des Arts et Cultures Vodou.



château
musée
vodou
strasbourg

**CHÂTEAU MUSÉE
VODOU**

4 rue de Koenigshoffen
67000 STRASBOURG

Téléphone
+33(0)3 88 36 15 03

Suivi
adeline-beck@chateau-vodou.com

E-mail
contact@chateau-vodou.com

Site web
www.chateau-vodou.com